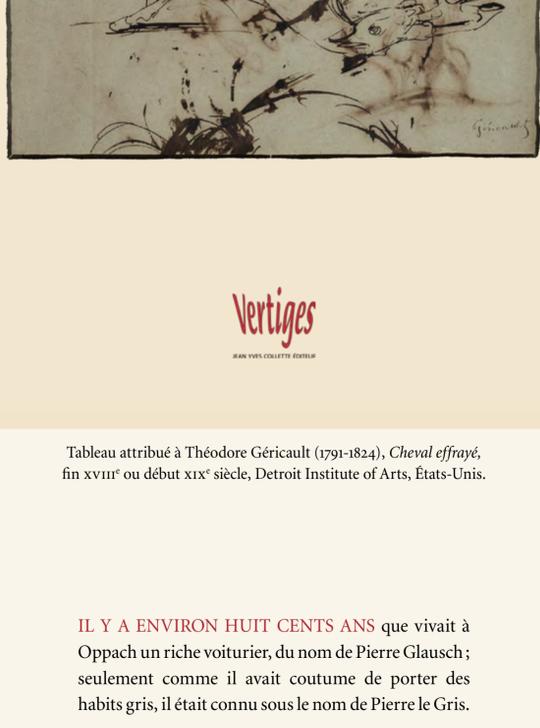


Pierre le Gris



Vertiges

JEAN VIVIS COLLETTE ÉDITEUR

Tableau attribué à Théodore Géricault (1791-1824), *Cheval effrayé*, fin XVIII^e ou début XIX^e siècle, Detroit Institute of Arts, États-Unis.

IL Y A ENVIRON HUIT CENTS ANS que vivait à Oppach un riche voiturier, du nom de Pierre Glausch ; seulement comme il avait coutume de porter des habits gris, il était connu sous le nom de Pierre le Gris.

Pierre le Gris envoyait des marchandises dans toutes les contrées et en rapportait, et sa richesse allait toujours croissant. Dans son écurie, il avait des chevaux comme n'en possédait aucun prince de la Bohême, et avec cela, il était le plus gros propriétaire d'Oppach, et tous les ans il achetait de nouveaux domaines : tout y était d'une propreté et d'une netteté extraordinaires, et pas un dans le pays n'avait des chevaux gras et lisses comme les siens.

À voir sa richesse augmenter chaque jour et sa cour et son écurie demeurer constamment si propres, c'était un étonnement général. Pierre avait perdu sa femme, il n'avait pas de fille et ses fils étaient sans cesse absents, tantôt en Pologne, tantôt en France ou dans les Pays-Bas, et pourtant, tout allait comme sur des roulettes. Cela ne pouvait pas être naturel !

Et tout cela ne l'était pas en effet ; seulement Pierre n'en avait pas le moindre soupçon : cette prospérité des chevaux lui venait des *stallmaennchen** qui habitaient ses écuries.

* Petits nains des écuries et des étables.

Ces petits êtres appartiennent au bon peuple, aux bonnes gens ou génies souterrains qui demeurent sous les montagnes et viennent, communément, à certains jours de fête, sur la terre où ils ont vécu autrefois avec les hommes. Ils ne sont pas descendus en compagnie des autres nains, mais ils sont restés dans le voisinage des hommes, et ce sont les plus petits de tous les Elfes. Ils vivent dans les écuries de gens qu'ils aiment et qui leur font du bien. L'hiver, quand le froid sévit et quand la neige couvre le sol, ils se blottissent sous la paille et le foin chaud des écuries. Lorsqu'ils veulent se coucher, ils grimpent dans l'oreille d'un cheval et s'y reposent aussi bien que les hommes dans leurs lits et leurs édredons. Mais dès que le printemps est de retour et que les bêtes sont menées des prairies, ils vont avec elles, se bercent sur les tiges des fleurs, et, la nuit, ils se couchent dans le calice d'une campanule ou d'une autre fleur qui se referme sur eux et les préserve ainsi de la rosée et du vent, comme un ciel de lit.

Dans la journée, les *stallmaennchen* sont plus appliqués et plus actifs que les hommes, malgré leur petite taille, et tout va sous leurs mains comme sur des roulettes : de là venait l'ordre qui régnait dans la maison de Pierre le Gris, dans sa cour et dans ses écuries. De bonne heure, le matin, servantes et garçons allaient et disaient :

Un est un, et deux ne sont pas trois !
Voici du pain et de la bouillie ;
Tâchez que l'ouvrage soit bientôt fait !
Arrivez, Stallmaennchen, arrivez !

Puis ils mettaient à manger à côté des nains ; et quand ceux-ci avaient mangé, ils leur disaient ce qu'il y avait à faire. Et partout le travail commençait. Les nains frottaient les baquets, les écuelles à lait, les tables, les bancs et les chaises, et ils chantaient :

Que tout soit luisant,
Chaises, tables, bancs,
Baquets, écuelles,
Pour qu'on ne gronde pas !

D'autres étrillaient les chevaux et chantaient aussi :

L'étrille par-ci, l'étrille par là !
Le petit cheval est luisant comme l'or,
La queue et la crinière sont bien belles.
Si le cheval reste bien tranquille,
Il recevra ce qu'il voudra !

Et alors les chevaux restaient bien tranquilles, et devenaient plus lisses que s'ils eussent été frottés de main d'écuyer.

Ainsi les *stallmaennchen* faisaient à peu près tout l'ouvrage de chaque jour ; ils s'occupaient encore de balayer la cour lorsqu'il faisait nuit, de traire les vaches, de soigner les autres bestiaux, et les domestiques se trouvaient toujours prêts, de sorte que les servantes et les valets des autres propriétaires les regardaient d'un œil d'envie, et qu'on était persuadé partout que Pierre le Gris devait avoir commerce avec le lutin ou le dragon*. Mais il fallait qu'il ne sût rien de la présence des *stallmaennchen* ; autrement, il aurait poussé de beaux cris, car il ne pouvait souffrir tous ces mystères, et croyait que c'étaient là des choses contre le christianisme.

* Ce mot désigne ici, non pas un être maléfisant, mais une sorte de génie domestique.

Les domestiques étaient pleins de reconnaissance pour les Stallmaennchen. L'hiver, ils achetaient des étoffes chaudes avec lesquelles, durant les longues casquettes et des souliers pour ces petits êtres. L'été, ils leur donnaient d'autres vêtements moins chauds, pour qu'ils ne souffrissent pas autant de la chaleur.

Le plus actif de tous les *stallmaennchen* avait reçu pour récompense une petite capote rouge de drap fin ; ce qui lui avait valu, de la part des valets et des servantes, le surnom de Chaperon-Rouge.

Les *stallmaennchen* ne pouvaient désirer une vie meilleure ; aussi n'y songeaient-ils pas. Quand Glausch et ses fils n'étaient pas au logis, les nains sautaient le soir dans la chambre des domestiques, et écoutaient ceux-ci se raconter des histoires et faire toute sorte de plaisanteries ; et ce qu'ils avaient observé, ils l'imitaient ensuite entre eux. Ils écoutaient encore pour savoir si une servante ou un garçon ne formait pas un souhait quelconque ; dès qu'ils l'avaient surpris, ils l'accomplissaient tout de suite, et chaque désir était immédiatement satisfait.

Jamais il n'arrivait à une servante ou à un valet de quitter Pierre le Gris, si ce n'est pour se mettre en ménage. Alors, chaque fois que la chose avait lieu, quelques *stallmaennchen* s'en allaient avec les jeunes gens, et l'on voyait s'établir chez eux le même bien-être que chez Pierre.

Ce dernier arrangeait ses voyages de façon à être de retour pour la moisson, afin d'inspecter lui-même les travaux. Ses fils revenaient plus tard, au commencement de l'hiver, quand les lourds chariots ne pouvaient plus passer sur les chaussées du vieux temps.

Ce n'était pourtant pas l'inspection du maître qui faisait que la moisson était, tous les ans, achevée si vite et si bien, mais l'aide des *stallmaennchen* qui s'y appliquaient, en grand secret, pour que Pierre ne se doutât pas de leur besogne. De la sorte, notre homme avait toujours fini quelques jours plus tôt que les autres propriétaires, moins pourvus de blé que lui cependant ; ses gerbes étaient plus fortes que les leurs, et fournissaient plus de grains ; en un mot, son blé était celui qui rendait toujours le plus, à la surprise générale.

Une fois, il avait eu une moisson qui surpassait même ses espérances. Lorsque la fête de la moisson fut célébrée, il fit venir dans sa chambre le maître valet, et lui dit :

— Ça, Baltzer, vous êtes vraiment les domestiques les plus actifs du monde ! Je veux me montrer reconnaissant. Voici de l'argent pour chacun de vous, pour vous amuser.

Baltzer pensa qu'ils n'avaient pas mérité cette récompense, et dit en balbutiant :

— Eh oui, on fait ce qu'on peut. Les choses n'iraient pas ainsi, si...

— Si tous ne travaillaient pas comme il faut ! ajouta Pierre.

— Non, ce n'est pas cela, dit Baltzer, si... si... s'ils n'y étaient pas.

— Ils ? Ils ? Qu'est-ce, ils ? demanda le voiturier.

Le maître valet vit qu'il avait dit un mot de trop ; mais il ne pouvait plus reculer :

— Les bonnes petites gens, reprit-il, les *stallmaennchen*.

— Quoi ? s'écria Pierre en furie, il y a chez moi pareille vermine ! Vous voulez me faire accroire que je suis devenu riche grâce à cette canaille ! Je ferai par là un remue-ménage ! Je ferai renverser, inspecter et nettoyer tout, pour qu'il ne reste rien de ces lutins ! Et il fit le signe de la croix.

Lorsque les autres domestiques apprirent que Baltzer avait jasé, ils le tancèrent en l'appelant flatteur, complaisant et bavard, et Rose, la maîtresse servante, dit en pleurant :

— Qui guérira maintenant mes vaches quand elles donneront du sang au lieu du lait ? Tout est fini à présent !

Baltzer était fâché lui-même d'avoir bavardé ; mais il dit aux autres :

— Ce qui est fait est fait, je n'y puis rien changer. Il s'agit d'avertir les *stallmaennchen* pour qu'ils décampent avant qu'on ait le temps de les tuer.

Le maître valet s'en fut à l'écurie, et appela :

— *Stallmaennchen*, arrivez, arrivez !

Les nains s'étaient déjà serrés les uns contre les autres, et pleuraient à chaudes larmes. Puis ils chantèrent :

Les Stallmaennchen s'en vont !
La terre est un endroit sûr.
Merci à vous ! Bonne santé !
Pensez à nous sous la terre !

Et le maître valet fondit en larmes, et tous, jusqu'au garçon palefrenier, tous et toutes, depuis la maîtresse servante jusqu'à la gardeuse d'oies, s'écrièrent en pleurant :

— Adieu, *stallmaennchen*, adieu !

Quand les domestiques furent rentrés au logis, les *stallmaennchen* se couchèrent pour la dernière fois dans leur ancienne demeure, afin de s'en aller au point du jour ; et lorsque le premier domestique arriva, le lendemain, ils avaient tous disparu.

Seul, Chaperon-Rouge avait dormi trop longtemps. Il avait eu trop chaud dans l'écurie, parmi la foule ; il était sorti, s'était mis sur le seuil de la porte, et sommeilla tout doucement sur sa petite capote, qui lui servait d'oreiller, lorsque les autres s'en allèrent, oubliant Chaperon-Rouge.

Quand Pierre s'approcha avec les ouvriers sans cœur pour débarrasser les écuries du bon petit peuple, Chaperon-Rouge dormait toujours sur le seuil. Les domestiques virent que Pierre et les ouvriers, en y mettant le pied, allaient écraser ce pauvre être endormi. Ils s'écrièrent, dans leur angoisse :

— Pour l'amour de Dieu, ne faites pas de mal à Chaperon-Rouge !

Pierre regarda par terre et dit :

— Quel lutin se tient encore là ?

Puis il le retourna d'un pied et le tua de l'autre. Après quoi, l'on fouilla partout dans les écuries, mais on n'y trouva plus les nains.

Baltzer, le maître-valet, sculpta un cercueil pour le pauvre Chaperon-Rouge, les domestiques y mirent le cher petit être et l'enterrèrent dans le jardin, derrière l'écurie où il avait si longtemps vécu en paix.

Depuis que les *stallmaennchen* avaient disparu de la propriété de Pierre, son bonheur aussi était parti. Le bétail était maigre, les moissons devenaient de plus en plus grêles, les animaux ne voulaient plus manger le foin, et le voiturage n'allait plus. Pierre eut souvent la conscience troublée, à l'idée qu'il avait repoussé lui-même son bonheur, et que tous ses domestiques fidèles l'avaient quitté avec les *stallmaennchen*, car ils n'avaient pas voulu rester un jour de plus dans la maison où il avait tué leur cher petit Chaperon-Rouge.

Afin d'oublier son malheur croissant, le voiturier se livra à la boisson et au jeu. Il ne sortait plus de l'auberge. Ses fils abandonnèrent leur père buveur, dont le métier tomba de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin il ne lui resta plus que deux chevaux noirs.

Le jeudi saint, comme il s'en revenait de Bautzen avec ses deux chevaux, deux orages terribles, arrivant de gauche et de droite, se rencontrèrent au-dessus de lui. Le tonnerre grondait. Les éclairs ne cessaient de jaillir des nuages épais et noirs. Les animaux se cabrièrent et refusèrent d'avancer. Pierre les battit sans pitié ; et comme rien n'y faisait, il s'écria :

— Je voudrais que le tonnerre nous écrasât, vous et moi !

Tout à coup, le ciel sembla s'ouvrir. Les éclairs et la foudre tombèrent en même temps. Pierre et ses chevaux étaient étendus morts par terre ; la tête manquait au corps du voiturier, et sa voiture était en flammes.

Depuis ce jour, le jeudi saint, à minuit, le voiturier sans tête revient avec deux chevaux noirs faire le tour du Worbisberg ; il tire les rênes, la voiture se renverse d'un côté à l'autre, et à une heure sonnante, tout disparaît dans le gouffre.

Pierre le Gris,

de Charles Winter,

conte extraits des *Contes allemands du temps passé*

traduits par Félix Frank et E. Alsleben,

est paru, en français, chez Didier, en 1869.

ISBN : 978-2-89668-730-5

© Vertiges éditeur, 2018

— 0731 —